

*à CHARLOT,
du rire aux larmes
des larmes au rire.*

*pour LORETTE KHER,
au soleil de la vie.*

*Enfant de nos guerres
Enfant multiple
Enfant à l'œil lucide
Qui porte le fardeau
d'un corps toujours trop neuf*

*Ainsi tourne le monde : Manège,
que domine le temps et que
module l'histoire. Pourtant, des
rênes fragiles — celles de la liberté
— demeurent entre nos mains ;
guidant hors des pistes nos provi-
soires montures vers notre propre
destin.*

Un matin d'août, se rendre à son travail en traversant Paris à pied. Découvrir la ville à la sortie de sa nuit ; observer son développement graduel hors du bain révélateur. S'en imbiber les yeux. Bénir le sort de faire partie de cette cité. La surprendre, parcourue par de rares passants, dans sa captivante nudité. Se tenir, parfois, au bord d'un trottoir : compter jusqu'à vingt, jusqu'à trente, quarante... sans qu'une voiture s'annonce sur la chaussée. Naviguer le long de ses avenues, serpenter au fil de ses ruelles, contourner ses places ; côtoyer la Seine qui se cuivre, les arbres qui s'enluminent. Goûter à ce silence rythmé par tant de souffles. Ressentir ce face à face, chargé de tant de vies. Chanter en dedans. Savourer.

Tout cela n'arrivait plus à Maxime !

En se dirigeant vers son Manège, le forain arborait, depuis quelque temps, un air morne. Une moue renfrognée, désabusée, qui coïncidait mal avec sa face ronde, ses petits yeux rieurs sous des sourcils en broussaille, sa moustache en touffe, sa joviale calvitie. Il accentuait celle-ci en rasant de près le haut du crâne ; conservant une couronne de cheveux, brunâtres et peu fournis, par-dessus les tempes et la nuque.

Sa quarantaine bien entamée lui donnait, selon l'humeur, un flamboiement d'adolescence ou une apparence sourcilleuse, réfléchie. Son visage, naturellement débonnaire, se crispait de plus en plus souvent, envahi par des vaguelettes de colère ou par la crainte de se laisser berner.

Ayant pris de l'embonpoint, cela se remarquait à cause de sa taille à peine moyenne, Maxime Lineau avait décidé de se rendre chaque matin jusqu'au lieu de son travail en marchant d'un pas vif. De toute la famille, seul l'oncle Léonard avait de la stature, il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq ; il était musclé, chevelu. Son neveu avait toujours envié son air d'athlète, admiré son tempérament vigoureux.

En route, il arrivait à Maxime de croiser quelques « joggers ». Les plus vieux lui faisaient pitié avec leur souffle haletant, leurs jambes de volaille. S'ils levaient la tête pour le saluer, ils exhibaient un sourire forcé qui ressemblait à un rictus. Il n'éprouvait qu'agacement face à ces pratiques étrangères si allégrement adoptées ! Lui s'en tenait aux habitudes de son enfance, le sport se limitant à des jeux de ballon dans la cour de l'école de sa commune.

Sauf pour quelques déplacements vers les pays avoisinants, le forain n'avait jamais voyagé.

La chance qui lui avait souri au début de l'installation de son Manège s'était brusquement retirée. La Bourse était en chute, les spéculateurs prévoyaient le pire. Ignorant les dédales des opérations financières, Maxime ne possédait ni actions, ni obligations ; mais le marasme se répandait sur tout, même sur son petit commerce. Un commerce auquel il se consacrait depuis près de cinq ans, et qu'il qualifiait d'« artistique » en souvenir de son oncle Léonard. Lui seul, l'aurait compris !

Dès qu'il leur avait annoncé son intention de quitter son poste dans l'administration pour

acquérir un Manège, sa famille avait poussé les hauts cris. Quitter un emploi de tout repos pour se lancer dans une aventure aussi peu reluisante relevait, à leur avis, de la pure démence.

— C'est un saltimbanque que tu veux devenir ? Un saltimbanque !

Mis à part cet oncle Léonard, il n'y avait jamais eu d'excentriques chez les siens. Tous avaient constamment maintenu « l'extravagant bonhomme » à distance, ne le conviant qu'aux noces et aux baptêmes. Durant ces fêtes, on l'encourageait à divertir l'assemblée, on l'applaudissait. Ses mimiques, son visage glabre et gai, ses lobes d'oreilles flasques derrière lesquels flottaient des cheveux souples et mi-longs fascinaient le petit Maxime.

Dénudé de rancune, Léonard s'en donnait à cœur joie. Il faisait grimper son neveu sur ses épaules, et caracolait autour de la table des banquets en hennissant, en lançant de bons mots à chaque invité.

De si haut, les visages fondaient dans un rire éternel ; ni gronderies ni menaces ne montaient à l'assaut de l'enfant perché. Celui-ci se sentait libre, hors d'atteinte. Radieux.

Tiraillé entre les élans répétés vers son oncle et un tempérament plus terre à terre, plus conformiste, qui le rapprochait des membres de sa tribu ; fluctuant d'un comportement à l'autre, Maxime eut sans cesse du mal à se situer.

Puis, soudain, un fossé se creusa entre lui et ses proches. Le mot : « saltimbanque » étincela, flamboya sous sa peau. Maxime se lança dans son projet, comme il l'avait fait jadis courant à fond de train à la poursuite de son cerf-volant.

En maillot de bain, le torse nu, les pieds en feu, l'enfant file à travers champs. Sa longue corde s'élève, s'étire vers le ciel, jusqu'à l'insecte géant, l'oiseau multicolore qui fend l'air.

C'est l'aube ou bien le crépuscule, l'heure indécise et tranquille où les choses sont plus magiques, les adultes moins exigeants. Léger et souverain, fragile et vif, le cerf-volant — choisi, offert par Léonard — pivote, pirouette, hésite, taquine, quitte et reprend le vent... A la merci de l'intrépide jouet, le gamin s'immobilise, repart, accélère ; s'arrête de nouveau, bondit une fois encore.

Mais un soir, un ballet d'oiseaux de passage

fonça sur le magnifique objet, fracassant son fragile mécanisme, déchiquetant ses papiers coloriés. L'un d'eux s'entortilla dans la corde. Ses pattes, ses ailes ne parvenaient plus à se dégager de la frêle carcasse.

L'hirondelle et le cerf-volant se blessèrent, s'entaillèrent mutuellement. Puis s'effondrèrent, emmêlés, aux pieds du gamin.

Secoué de sanglots et de gémissements, celui-ci s'agenouilla, s'efforçant de rassembler les débris épars.

Le lendemain, il enfouit l'oiseau de plumes avec l'oiseau de papier — on ne les distinguait plus l'un de l'autre — sous la même motte de terre.

L'idée de posséder un Manège dynamisa Maxime.

Se délivrer des murs jaunis, des humeurs de son chef de bureau, de sa table en bois de hêtre tachée d'encre qui l'enchaînait durant des heures ; abandonner ces dossiers, ces colonnes de chiffres, ces noms indifférents, à force d'être anonymes, tout cela l'enchanta ! Il quitterait même sans regret les ordinateurs qui avaient fait, depuis peu, leur apparition dans l'entreprise et qui l'avaient d'abord émerveillé.

Durant les fins de semaine, Maxime parcourrait sa ville à pied pour choisir l'emplacement de son futur Manège.

A quelques pas de Notre-Dame, non loin du Châtelet, il découvrit l'endroit souhaité : place Saint-Jacques, au bas de la mystérieuse Tour, au coin du jardinet.

Il consulta, dépouilla lois et coutumes, se mit en quête d'un permis et d'une série d'autorisations. En dépit de difficultés, de démarches administratives, des demandes de crédits bancaires et des risques à courir, ce fut une période heureuse. Durant cette période-là Maxime fut tellement épris de la vie, qu'en retour celle-ci lui insuffla ardeur, énergie.

D'avance il imaginait la plate-forme tournante, surmontée de chevaux rutilants, de véhicules bariolés. A la pensée de ces flots d'enfants montant à l'assaut de son futur Manège, il exultait. Bien que tenacement célibataire, et persuadé qu'il n'aurait jamais d'enfants à lui, il se réjouissait de leur procurer bientôt gaieté, plaisir et friandises en guise de récompense.

Maxime ne vivait pourtant pas en solitaire, et se débrouillait pour ne jamais manquer de compagnie. Jugeant son physique peu attristant, il s'étonnait de séduire, d'enjôler si facilement les femmes les plus diverses, éprouvant une

satisfaction continue de ses conquêtes hâties, de ses aventures nombreuses et sans conséquences. Il se félicitait d'avoir toujours rencontré des partenaires — souvent mariées — qui considéraient l'amour avec insouciance et ne cherchaient guère les prolongements.

Avec Marie-Ange, une esthéticienne de la rue d'Aligre, les choses avaient failli tourner plus sérieusement. Ils se reprirent à temps, le mari devenant de plus en plus soupçonneux.

Avant l'installation du Manège, Maxime se passionna pour l'historique de la Place et s'acheta un guide des monuments de la capitale.

Sur cet emplacement se dressait — au Moyen Age — l'une des plus importantes églises de Paris, point de départ du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle ; et souvent, le passage des Croisés se lançant à la reconquête des Lieux Saints.

Au xiv^e siècle, Nicolas Flamel, l' « Alchimiste », fut le bienfaiteur de cet imposant édifice. La rumeur publique affirmait que l'homme correspondait avec d'autres alchimistes de par le monde ; surtout des Arabes de Séville et des Juifs d'Orient, détenteurs du

secret de la « pierre philosophale » qui transmuerait les métaux en or.

Ces liens mystérieux et privilégiés entre Occidentaux, Arabes et Juifs faisaient depuis des siècles de cette Place un tremplin entre différentes civilisations ; une secrète zone d'entente dont Maxime, plus tard, devait se souvenir.

L'Église fut ensuite rebâtie par Louis XII, consolidée par François I^r. Détruite, en 1797, par la Révolution, sa Tour fut rachetée par un démolisseur qui la loua à Dubois, l'armurier. Ce dernier, astucieusement, fit tomber du haut, goutte à goutte à travers un crible, du plomb en fusion qu'il recueillait dans de larges baquets. L'affaire se révélant fructueuse profita à deux générations d'héritiers.

Maxime surveilla en détail la construction du Manège, choisissant chacun de ses éléments. Cherchant à le décorer « à l'ancienne », il scruta la qualité des bois, le tain des sept miroirs ovales, l'entrelacement des guirlandes, l'arrondi de la coupole. Il décida du coloris — l'un sur tout le corps, l'autre aux crins et aux extrémités — des robes composées des douze chevaux. Le treizième serait blanc, avec une

crinière, des brides et des sabots cuivrés. Il n'opta que pour un seul véhicule : un carrosse, digne de celui du Chat botté, avec deux banquettes en velours cramoisi. Il exigea une mécanique parfaite et de tout repos.

L'État lui loua une bonne surface, au sud-ouest de la petite Place. Le forain s'y installa, s'y implantua, comme si ce jardinet et sa Tour de cinquante-deux mètres faisaient dorénavant partie de son patrimoine.

Les premiers jours, il s'y promena en propriétaire. Admira la restauration des pierres ; s'arrêta au bas des statues, debout dans leurs niches : l'Aigle de Saint-Jean, le Bœuf de Saint-Luc, le Lion de Saint-Marc. Depuis 1891 — il venait de l'apprendre — le service météorologique utilisait cette Tour comme observatoire, qui ne pouvait être visitée sans autorisation spéciale. Le forain en éprouva une soudaine fierté, son domaine s'étant comme agrandi du côté des astres, il se trouvait associé à une part d'étoiles et de firmament !

Les deux premières années furent radieuses ; le forain se persuada que, de toute éternité, ce lieu, cette place, les avaient espérés, attendus, son Manège et lui.

Au départ, tout lui réussissait. Fillettes et

garçonnets accouraient, l'argent rentrait en abondance, ses conquêtes féminines se multipliaient. Il suffisait qu'il jette son dévolu sur une accompagnatrice d'enfants, une étudiante de passage, une commerçante du quartier, pour aussitôt aboutir à un rendez-vous.

Sa famille continuait de l'ignorer, elle ne lui manquait guère. Trouvant son comportement stupide et suranné, il se délivra du même coup des contraintes dominicales, et de ces interminables repas à l'occasion des fêtes laïques, ou religieuses dont elles n'avaient que le nom.

A la troisième année, les difficultés apparaissent. Le bien-être peu à peu se dissipait.

La crise mondiale se développait, sa dette se faisait plus lourde. Tracasseries et corvées se multipliaient. Les femmes devenaient lointaines. La graduelle désaffection des enfants compléta l'affligeant tableau.

Les derniers six mois avaient été particulièrement ardu ; les soucis affluaient comme marée montante. Le découragement s'était saisi de Maxime, il négligea son entreprise, il ne se soucia plus de sa propre personne.

Les cycles du Manège le plaçant, avec une régularité de métronome, face à l'un des sept

miroirs, ceux-ci lui renvoyaient impitoyablement son image. Il avait quarante-quatre ans, il en paraissait dix de plus. Sa silhouette était pesante, ses épaules se voûtaient, son pull noir et mité ne dissimulait plus son ventre rebondi et flasque ; ses joues étaient molles, ses yeux presque inexistant, sa plaisante calvitie prenait un aspect cireux, lugubre.

Même les regards des femmes s'étaient transformés ; lorsqu'ils croisaient le sien, ils demeuraient éteints, indifférents. En revanche, Maxime récoltait la sollicitude et les sourires coopératifs des vieilles dames. Leurs clignements d'yeux, leurs mots de sympathie — semblant lui indiquer qu'elles le considéraient déjà comme quelqu'un de leur âge — le faisaient frémir.

De plus en plus tôt, le forain recouvrailt son installation d'une bâche grisâtre avant de repartir, abattu, désenchanté, vers son logement du douzième.

Il s'appliquait, à présent, à faire de misérables économies, qui ne renflouaient guère son entreprise. Pour diminuer les frais d'électricité, il n'alluma plus les lampions ; il n'acheta plus de cassettes, remettant sur son électrophone des rengaines usées qui avaient disparu

de tous les « top » en renom. Durant les congés scolaires, il renonça à embaucher une aide. Il élimina les bâtonnets en bois, la multitude d'anneaux suspendus à leur morceau de bois ; et par suite, les friandises distribuées aux vainqueurs.

Maxime éprouvait de la satisfaction à punir, de cette manière, ces gamins pourris par la télévision ; à sanctionner ces gosses d'aujourd'hui, de plus en plus gâtés, de moins en moins innocents, que les manèges avec leur danse giratoire, leurs chevaux éternellement bondissants, leur carrosse ciselé ne faisaient plus rêver ! Régulièrement il se félicitait d'être demeuré sans « marmaille ».

Lésinant, mégotant — comme l'avait fait toute sa lignée familiale, sans que jamais son patrimoine ait prospéré — il retrouvait, à travers ces manœuvres étriquées, une tradition d'épargne et de prévoyance qui, jusque-là, lui avait fait défaut. Restrictions, calculs éveillèrent en lui d'ancestrales habitudes qui le rassuraient. Il devint mélancolique, aigri, parcimonieux ; se cuirassa dans des sentiments amers.

Rejoignant l'autre part de sa nature — plus réaliste, plus routinière — Maxime se surprit à

téléphoner à sa famille pour se faire inviter. Il s'y rendit un dimanche.

Celle-ci eut d'abord le triomphe modeste. Mais, tandis que le forain détaillait ses ennuis, relatait sa déconfiture, ils l'assaillirent soudain de conseils et de remontrances :

— On t'avait pourtant prévenu ! Ton Manège a été ton « démon de midi » ! Il faut t'en débarrasser. Retrouveras-tu ton ancien poste ? Tu n'es pas vieux, mais tu n'es plus très jeune non plus. De nos jours tout ça est pris en compte...

Maxime se rallia à leurs points de vue. Il revendrait.

Un fabricant d'automobiles électriques venait de lui faire une offre. Ce dernier confectionnait des pistes magnétisées pour de nombreuses foires et des parcs d'attractions ; sa « Formule I » connaissait un succès croissant. Il s'agissait de petits véhicules multicolores qui se cognaient dans un vacarme assourdissant, leur collision provoquant une explosion d'étincelles. Une musique tonitruante montait de plusieurs batteries à la fois ; tout autour une couronne de lampes au néon s'allumait, s'éteignait à un rythme d'enfer.

Pour conclure l'affaire, l'acheteur arriva en Ferrari conduite par un chauffeur à casquette, et se dirigea vers la petite Place située à un carrefour enviable et très commerçant.

Il faisait chaud, l'homme tomba la veste. Il portait une chemise en soie, couleur saumon ; avec des initiales brodées sur la poche extérieure. Il avait des ongles manucurés, des lunettes à monture d'écaille. Il ne ferait pas de cadeau au forain.

De son côté, celui-ci s'efforcerait de tirer le meilleur prix de ce qu'il n'appelait plus qu' « un caprice, une marotte ».

Il en voulait au souvenir de son oncle Léonard, au cerf-volant voué au naufrage. Il prit en grippe ces stupides chevaux de bois aux sourires immuables ; ce carrosse au prix exorbitant dont les dorures s'écaillaient. Il se détourna de cette série de miroirs, cerclés de guirlandes, qui lui rejetaient une image de perdant.

Maxime ne songea plus qu'à se débarrasser de ce Manège qui avait absorbé cinq ans de sa vie !

Avec l'acheteur, la discussion avait été âpre. Elle n'avait pas encore abouti.

Le lendemain à sa sortie du métro, Maxime s'approcha du Manège en traînant les pieds et en maugréant.

Il souleva la pesante bâche, la replia au fur et à mesure, grommela à la pensée qu'il faudrait épousseter tout cet attirail, huiler tous ces essieux.

À la fin du parcours, il découvrit, avec exaspération, le carrosse.

Là, à l'intérieur, il aperçut soudain — tapi sur la banquette rouge, couché en chien de fusil — un gamin, un vagabond aux pieds nus qui sommeillait tranquillement.

Stupéfait, puis saisi d'une insurmontable fureur, le forain se rua sur la portière. Il la tira si violemment à lui qu'elle faillit lui rester entre les mains.

— Dehors, sale môme ! Dehors ! hurlait-il.

Réveillé en sursaut l'enfant se redressa, se frotta les yeux.

— Dehors ! J'ai dit : dehors !

Sous le feu de cette colère, de ces vociférations, le gamin demeura pétrifié, sur le qui-vive.

— Dehors ! Dehors ! tonnait la voix.

Suffoquant de rage, ne trouvant pas d'autres mots, Maxime plongea son bras droit au centre du carrosse et agrippa l'enfant par son tee-shirt bleuâtre. L'arrachant à sa banquette, il le souleva, lui faisant franchir le seuil de la portière béante, le balançant ensuite par-dessus la plate-forme ; et dans un vol plané, l'exaspération redoublant sa force, il le fit atterrir sur le terre-plein, les cheveux hirsutes, les pieds nus.

L'enfant vacillait sous le choc. Il exécuta un ou deux pas de côté, attendant que ses jambes s'arrêtent de trembler, avant de faire face au forain. Puis, sur un ton dont il s'efforçait de chasser toute panique :

— J'étais venu faire un tour de piste. Il n'y avait personne, alors, en attendant...

— De qui te moques-tu ? coupa Maxime. Un tour de piste, en pleine nuit ?

La nuque redressée, les pieds soudain d'aplomb, la voix raffermie, l'enfant fit encore un pas en direction du forain :

— Chez nous, c'est toujours la nuit.

— Où ça, chez vous ?

L'autre se figea de nouveau.

— Tu ne veux pas me répondre ?

Maxime attendit, regagnant son souffle. Mais, le fixant de son regard lointain, le gamin gardait les lèvres serrées.

— Je m'en fous de savoir d'où tu viens ! Je sais que fagoté comme tu l'es, sans chaussures, avec ta tête de...

Soudain, en pleine tirade, il s'aperçut qu'à la place du bras gauche de l'enfant, il n'y avait que du vide ! Rien qu'un moignon tuméfié, pointant hors de sa chemisette en coton.

Le forain s'arrêta net, interrompant ses invectives.

Le vieux Joseph glissa, autour de l'annulaire de son petit-fils, la bague surmontée du scarabée couleur sable.

— La bague de ton père, elle est pour toi. Porte-la toujours, je l'ai fait resserrer à ton doigt.

S'efforçant de sourire, il serra l'enfant contre lui, caressant sa nuque. Il ne parvint pas, durant quelques secondes, à décoller son corps du sien.

Il le confia ensuite à un passager ami. Ce dernier rejoignait sa famille, installée depuis plusieurs années de l'autre côté de la Méditerranée.

Tous deux prendraient le même cargo qui les débarquerait à Chypre. Ensuite, ils gagneraient Paris par mer et par chemin de fer, les

moyens les plus économiques. Le trajet devait prendre entre cinq et sept jours.

Gare de Lyon. Fin mai 1987. Plein midi.

Un soleil novice explosait dans un ciel qui avait, jusqu'ici, boudé la belle saison. Il se répandait, fourmillait au-dessus de la ville, transperçait les verrières du hall ; illuminait les locomotives et les wagons, faisait scintiller les rails. Sous cette flambée de lumière, même le souvenir des nuages, avec cette couleur cendre dont ils badigeonnent visages et pierres, s'effaçait. Enjambant un printemps moi si, le temps se surpassait. L'été s'annonçait triomphal.

Au bout du quai d'arrivée du train de Marseille, Antoine et Rosie Mazzar — l'œil en éveil, le cœur accéléré — attendaient l'enfant.

— Tu crois qu'on le reconnaîtra, le jeune cousin ? demanda-t-elle.

Depuis quinze ans, dès le début de cette insaisissable guerre, à la fois civile et fomentée du dehors, le couple vivait à Paris. D'innombrables, d'impénétrables conflits ligotaient leur petite patrie, la bouclant dans une ratière

dont personne n'entrevoyait la sortie. Antoine et Rosie n'y étaient jamais retournés.

Le modeste héritage d'un vieil oncle, naturalisé — dont l'émigration datait du siècle dernier — leur avait permis d'acquérir une blanchisserie. Tous deux frisaient la cinquantaine. Leurs affaires se portaient bien.

Jadis, au pays, vendeuse dans une boutique de colifichets, alléchée par le luxe ambiant, prenant modèle sur les « femmes du grand monde » dont la description des toilettes et des réceptions emplissait les pages des magazines, Rosie avait eu une jeunesse imprévoyante et frivole. Amoureux et jaloux, Antoine lui reprochait son insouciance et ses coquetteries.

Dès l'arrivée en France suivie de l'achat de la boutique, elle assuma son rôle de « patronne » avec assurance et sens des responsabilités. Rosie changea d'allure, arbora un chignon tissé de cheveux blancs, qu'elle refusait de teindre ; se vêtit de robes aux tons neutres recouvrant ses mollets, de bas sombres accompagnés de chaussures à talons plats. Son époux remarqua, avec satisfaction, qu'elle se conformait, de plus en plus, à l'image de sa propre mère : dévouée, parfaite cuisinière, gestionnaire ordonnée.

Mais, très vite, il se détourna de son austère

épouse pour s'éprendre de Claudette, la jeune femme, juchée sur des talons aiguilles, accoutrée de jupes courtes et virevoltantes, parée de colliers clinquants et de longs pendentifs émaillés.

Celle-ci venait à la boutique deux fois par semaine. On lui confiait un lot de vêtements — appartenant à la clientèle de la blanchisserie — qu'elle emportait à domicile pour exécuter les retouches et les travaux indiqués.

Les jours de sa visite, Antoine se débrouillait pour demeurer dans les parages. Émoustillé par la présence de Claudette, il ne parvenait pas à cacher son trouble. Sa femme se renfrognait, s'efforçait de ne rien laisser paraître de son agacement dans la crainte de déchaîner la colère de son époux. Il l'avait prévenue, suite au dernier contrôle médical où le médecin lui avait trouvé une tension trop forte, qu'il lui fallait dorénavant ménager son cœur, vulnérable et en péril à la moindre contrariété.

Rosie ne pouvait tabler que sur l'arrivée du petit cousin pour modifier la lente dégradation. Sa présence obligerait Antoine à se conduire en parent sérieux ; à garantir à l'enfant une atmosphère respectable.

— Sûrement qu'on le reconnaîtra, répondit Antoine à la question de sa femme. Depuis sa naissance, ça fait bien onze ans, nous n'avons jamais manqué de photos. Ta cousine Annette y veillait !

La foule quittant le train en masse recouvrail tout le quai ; avançait en rangs serrés, à grande vitesse, vers les sorties. Rosie et Antoine craignaient de rater l'arrivée de l'enfant ; mais lui les cherchait aussi. Il portait, suspendue autour du cou, une pancarte avec les noms des époux Mazzar inscrits en lettres capitales.

— Joseph ! Joseph ! Par ici ! s'écrierent-ils ensemble en l'apercevant.

D'un geste, l'enfant se débarrassa de sa pancarte et s'élança vers eux.

— Tante Rosie ! Oncle Antoine !

Soudain frappés de stupeur, ceux-ci reculèrent d'un même pas.

L'enfant s'immobilisa à son tour :

— Oncle Antoine ?... Tante Rosie ?... C'est vous ?

Dépassant la courte emmanchure, ils venaient de découvrir le moignon. La vue de cette chose mutilée, incongrue, leur avait donné un haut-le-cœur. Ils restaient là, abasourdis, figés sans rien trouver à dire.

L'enfant, qui venait de comprendre la raison de leur repli, prit les devants. Se dressant sur

la pointe des pieds, il étendit, puis enroula son bras valide autour du cou de la femme, ensuite de l'homme, les amenant — l'un après l'autre — jusqu'à lui, pour les embrasser.

Rosie eut juste le temps de glisser à l'oreille d'Antoine :

— Le vieux aurait pu nous prévenir...

Mais soudain, saisie de honte de sa propre répulsion, elle se pencha, attira le gamin contre sa poitrine. Dans une confusion extrême, elle le serra contre elle, redoublant de ferveur. Elle embrassa ensuite ses cheveux, ses joues, en murmurant :

— Mon petit, cher petit...

De nouveau, sous ses lèvres, elle éprouva une sensation étrange : un vide, un creux, à l'emplacement de la pommette droite. Sans en avoir l'air, elle examina l'endroit que sa bouche venait d'effleurer. Il ne pouvait s'agir que d'un éclat de mitraille ; l'extraction avait laissé une cicatrice apparente, un renflement.

De l'autre côté de la Méditerranée, c'était toujours l'enfer. Qu'y pouvaient-ils ? Ils s'efforçaient de ne plus y penser.

Mis à part ces mutilations, l'enfant était beau. Sa chevelure brune formait un casque de

boucles serrées épousant une tête bien ronde. Il avait le nez droit, des narines palpitan tes, finement dessinées ; des yeux noirs et luisants comme des olives. Ses épaules étaient fermes, larges, ses jambes musclées ; il respirait la santé. Sa peau avait absorbé de larges tranches de soleil. Toute sa personne rayonnait d'un indéfinissable éclat.

Ce corps tronqué, ce visage meurtri avaient, semblait-il, laissé l'âme indemne, vivace.

— Mon petit, mon petit, reprenait Rosie.

Au bord des larmes, elle pressait toujours le gamin contre elle, comme si elle cherchait à le faire entrer dans ce ventre qui n'avait jamais porté d'enfant.

Toute sa chair s'émouvait, palpait d'une fibre jusqu'ici inconnue. Le plaisir d'une effusion maternelle lui avait-il manqué à ce point ? Au milieu de la foule qui défilait et du vacarme persistant de la gare, à deux pas d'Antoine qui trouvait le temps long, Rosie persistait dans ses caresses, remuait ses doigts dans l'épaisse chevelure.

L'enfant en éprouva, lui aussi, du réconfort. L'absence de sa mère, de la douceur de ses bras, lui revint en mémoire. Depuis un an, il habitait seul, avec son grand-père.

— Joseph, mon petit Joseph !...

— Je ne suis pas Joseph, murmura-t-il. Je

m'appelle : Omar-Jo. Tante Rosie, je m'appelle : Omar-Jo.

Submergée par l'émotion, elle ne l'entendit pas. Se berçant de ses propres paroles, elle répétait l'enivrante rengaine :

— Mon enfant, mon petit, mon Joseph chéri...

Cette fois, il se dégagea de son étreinte, se planta carrément devant ses deux cousins et déclara d'une voix claire :

— Mon nom c'est : Omar-Jo.

Ils n'eurent d'abord aucune réaction. L'enfant insista :

— Je m'appelle Omar-Jo. Omar, comme mon père. Jo, comme mon grand-père Joseph.

Le temps écoulé, l'éloignement avaient gommé les événements du passé. Rosie venait de se souvenir de ce « malheureux mariage » ; c'est ainsi que sa famille désignait l'union de « la pauvre cousine Annette ». A cette pensée, à celle de ses strictes convictions religieuses, elle se raidit. Antoine, dont la foi se limitait à un esprit de clan, se sentait contrarié lui aussi. A quel dogme, à quelle croyance, à quelle société, appartenait cet étrange enfant qu'il comptait faire le sien ?

— De quelle religion es-tu, petit ?

— De celle de Dieu, répliqua l'enfant.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
— De celle de ma mère et de celle de mon père... De toutes les autres, si je les connais-sais.

Rosie rompit son silence :

— Tu sais bien que la vraie religion...
— Si Dieu existe..., reprit l'enfant.
— Si Dieu existe ! s'effara Antoine qui n'ac-compilissait aucun de ses devoirs religieux, mais que le statut de chrétien, fils de l'Église romaine, rassurait.

— Si Dieu existe, reprit tranquillement l'enfant, Il nous aime tous. Il a créé le monde, l'univers et les hommes. Il écoute toutes nos voix.

L'évocation de Dieu au cœur de ce va-et-vient, de ce tintamarre, de cette pluie qui s'abattait soudain en trombe sur les plaques vitrées de la voûte, parut bizarre et déplacée aux deux époux.

— Ce n'est pas un endroit pour prononcer le nom du Seigneur, déclara Rosie. Rentrons.

— Dieu est partout, murmura l'enfant cher-chant, en vain, un signe d'approbation sur l'un ou l'autre visage.

Sa cousine venait de le saisir par sa seule main et l'entraîna, à la suite de son époux, vers le parking.

Les rapports avec l'enfant se présentaient moins harmonieusement qu'elle ne l'aurait espéré. Ils auraient à faire front à « une forte tête ».

Le couple quitterait bientôt son deux-pièces, pour s'installer dans une tour du treizième arrondissement. Le nouvel appartement — choisi sur plan, acheté à crédit — serait plus spacieux que celui-ci. L'enfant y aurait sa propre chambre.

Omar-Jo se défit, habilement, de son sac à dos. Il en extirpa des sachets de coriandre, de menthe séchée, de cannelle, de café moulu à la turque; et même une bouteille d'arak, enroulée dans une feuille de carton ondulé.

— Grand-père vous envoie tout ça!

Rosie avait préparé des feuilles de vigne avec des pieds de mouton, du fromage blanc assaisonné d'huile d'olive, pour ne pas dépayser l'enfant. Elle lui avait également confectionné des gâteaux fourrés de pistaches et saupoudrés de sucre. Il mangea avec appétit.

Omar-Jo se servait et maniait son couvert avec dextérité. Il éplucha une pêche avec ses dents, proposa de faire la vaisselle, puis le café :

— J'en ai l'habitude, même avec un seul bras!

Il faisait allusion à ce vide, tout naturellement, cherchant à les mettre à l'aise.

Au dessert, il raconta des anecdotes sur son village, sur sa vie avec son grand-père, dont il partageait l'existence depuis l'accident.

Parlerait-il de la journée tragique ? Celle qui l'avait obligé à quitter la ville pour se réfugier, à la montagne, auprès du vieux Joseph ? Antoine et Rosie étaient avides d'en connaître les détails; mais ils n'osèrent pas replonger l'enfant dans l'horreur de ces souvenirs.

— Nous t'avons inscrit à l'école pour la rentrée. Ce n'est pas loin, tu pourras y aller à pied. Tante Rosie te montrera le quartier.

— Sauras-tu te débrouiller ? demanda celle-ci.

D'un geste espiègle le gamin s'empara du stylo dont le capuchon débordait de la poche d'Antoine, tira du fond de la sienne un carnet, à moitié rempli, traça sur une page blanche, en belle calligraphie, son nom en arabe et en français.

Après le repas, ils lui présentèrent les nombreuses photos de famille. Celles-ci étaient

placées en divers endroits, sur des napperons en dentelle, dans des cadres de différents formats.

— Tu te reconnais ? Ici dans les bras de ta mère Annette. Là avec le vieux Joseph. Avec tes cousins Henri, Samir ; avec ta cousine Leila. A ton anniversaire de huit ans...

Il chercha des yeux une image de son père Omar ; mais n'en découvrit nulle part.

Étourdiment Rosie lança :

— Le jour de l'accident, c'est bien ton père qui a voulu traverser la ligne de démarcation, entraînant la pauvre Annette avec lui ?

L'enfant se tut. Il paraissait ailleurs, hors d'atteinte. La soirée se termina comme elle pouvait.

Depuis quelques semaines, la ville avait retrouvé sa paix. La population, une fois de plus, se persuadait que la tourmente avait pris fin, que la concorde allait se maintenir.

C'était un dimanche après-midi. Il faisait chaud. Cela sentait la poussière et la moiteur de l'air marin.

Omar portait un blue-jean foncé, une chemise à carreaux beige au col entrouvert. Annette avait revêtu sa robe d'été à fleurettes orange, terminée par trois volants. Elle ne portait pas de bas ; la couleur de ses chaussures en toile capucine se mariait avec les tons de son vêtement.

— Si nous allions nous promener, Omar ? suggéra-t-elle.

— Oui, allons nous promener.

Ils étaient d'accord, presque toujours. Omar-Jo en éprouvait un sentiment de bien-être qui amenuisait, assourdissait, les scènes de violence qui se succédaient, depuis plus de douze ans, à l'extérieur.

L'enfant se souvenait de tout.

Il pouvait, à chaque instant, revivre la scène en son entier. Il pouvait, à chaque seconde, comme pour de vrai, pénétrer dans la pièce inondée de soleil qui donne sur l'étroit balcon ; se glisser entre son père et sa mère, les frôler, se frotter aux jupes d'Annette, se suspendre aux épaules d'Omar ; entendre leurs voix, leurs rires.

Écouter leurs rires... En dépit des risques quotidiens, des dangers de toute nature — même leur statut était critique —, ils riaient, beaucoup, ensemble.

Ce matin-là, leurs visages si jeunes, si proches se reflétaient dans le miroir rectangulaire du living. Omar entourait de son bras la taille de sa femme, puis il l'embrassait sur la joue.

Omar-Jo se tenait accroupi sur le sol. Il dessinait. Il avait choisi de rester à la maison.

— Nous te rapporterons une glace. Quel parfum veux-tu ?

— Du chocolat. Le grand cornet.

— Le plus grand !

Ils disparurent la main dans la main, laissant, derrière eux, la porte entrouverte.

Omar et Annette ont cinq étages à descendre ; l'immeuble n'a pas d'ascenseur.

Tout en continuant de colorier sa page, Omar-Jo entend distinctement leurs pas sur le carrelage. Au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent, leur rythme s'accélère. Il devine le double saut qu'ils exécutent, comme d'habitude, par-dessus les trois dernières marches donnant sur chaque palier.

Il imagine leur course, leurs enjambées. On les dirait assoiffés de mouvement, attirés par le dehors. Ils vont de plus en plus vite, ignorant la rampe, dévalant joyeusement les étages, s'élançant à la rencontre de ce qui les attend.

Omar-Jo se demandera toujours pourquoi il a subitement rejeté ses crayons de couleur. Pour quelle raison il a couru vers le balcon

pour leur crier qu'il avait brusquement changé d'avis ; qu'il voulait, à présent, les rejoindre.

— Ouh ! Ouh ! Papa, maman ! Je viens.

Ils ont quitté le seuil de l'immeuble ; ils entendent son cri, l'aperçoivent, l'appellent à leur tour :

— Descends vite. On t'attend !

Ses sandales à la main pour ne pas perdre une seconde, il se précipite, pieds nus, dans l'escalier.

Parvenu au bas des marches, Omar-Jo s'était accroupi pour remettre ses sandales.

Il en chaussa une. Une seule.

Une violente explosion déchira l'air ; suivie d'une autre déflagration qui fit trembler toute la bâtisse.

La seconde sandale à la main, l'enfant se rua vers l'extérieur.

— Écoute..., reprit le forain, s'efforçant de retrouver son calme peu après la découverte de l'enfant amputé. Avec tes pieds nus et sans un sou en poche, je ne t'aurais jamais laissé monter dans mon Manège. Ni de nuit, ni de jour !

— Mes chaussures sont dans ton carrosse, riposta l'enfant. Il faut me les rendre.

C'en était trop !

— M'en débarrasser, tu veux dire ! Et toi, avec ! Toi et ta vermine, allez ouste, hors d'ici au plus vite.

— De la vermine, je n'en ai pas ! Jamais eu ! Regarde.

Il s'approcha, secoua son abondante chevelure noire, glissa son unique main dans la masse bouclée.

— Dis-moi si tu trouves un seul pour là dedans ?

— Tire-toi ou j'appelle la police !

— La police ! Pourquoi la police ?

L'enfant se tenait droit, dans une posture assurée et calme. D'un coup d'œil il avait jaugé l'individu qui lui faisait face. Derrière ses injures et son irritabilité, l'homme lui parut fragile, sensible ; et même compatissant.

A cause de tout ce qu'il avait vécu dans sa patrie détruite, Omar-Jo avait acquis, malgré son jeune âge, une exacte perception des humains ; un jugement sur l'existence et sa précarité qui le rendait à la fois lucide et patient.

— Pourquoi « tire-toi » ? Pourquoi « la police » ? Pourquoi me parles-tu avec ces mots-là ? On pourrait s'arranger, s'entendre, toi et moi.

— S'arranger ? Comment veux-tu qu'on s'arrange ?

Toujours au pied du Manège, Maxime examinait le gamin, cherchant toutefois à éviter ses yeux qui tentaient de rencontrer les siens. Dans son esprit il l'associa aux jeunes délinquants de six à quatorze ans qui se faufilent dans le métro, les grands magasins ; à ces voleurs à la tire, capables aussi de trafics plus

pernicieux. « De la graine de criminels ! » aurait soutenu la famille.

Que le galopin ait perdu un bras n'était pas une raison pour tout excuser ! Dieu sait au cours de quelle rixe de gangs, de quelle équipée de petits malfrats, l'accident avait eu lieu ?

— Mes chaussures ! Je voudrais mes chaussures, réclama l'enfant d'une voix tranquille.

Maxime grimpâ sur la plate-forme du Manège, se dirigea vers le carrosse, dont la portière était restée ouverte ; aperçut la paire de baskets, bien alignées sous la banquette.

Au moment de les empoigner, il recula, prit l'air dégoûté et brailla :

— Viens les chercher toi-même, tes sales godasses !

L'enfant ne se fit pas prier. D'un bond, il atterrit sur le Manège, à deux pas du forain.

Cette fois, celui-ci remarqua, sur sa pommette droite, un carré de peau rafistolée au-dessus d'un creux. La joue avait, sans doute, été transpercée par une sorte de lame. Cette constatation confirma ses soupçons : le gamin devait faire partie d'une dangereuse bande de voyous. La méfiance de Maxime redoubla.

Durant ce laps de temps, l'enfant enfilait ses baskets, en nouait les lacets, tout en cherchant toujours les yeux de son interlocuteur.

— Je n'ai pas d'argent, mais je veux rembourser ma nuit dans ton carrosse.

— Me rembourser ? Comment ça ?

— Utilise-moi, tu ne le regretteras pas.

— T'utiliser ? Avec ton seul bras, à quoi peux-tu servir ?

Sans sourciller, l'enfant reprit :

— Je nettoierai ton Manège, je le ferai briller. J'en ferai un vrai bijou !

Il attendit quelques instants, avant d'ajouter :

— Tous mes services, je te les offre : gratis !

Sentant qu'il touchait là un point sensible, il insista :

— Tu m'entends : GRATIS !

Maxime jeta un coup d'œil en direction de la cabine en bois qui renfermait le tiroir-caisse ; il y laissait toujours une petite somme d'argent. Peut-être que le garnement en avait forcé la serrure ? Sans en avoir l'air, il s'y dirigea, remua plusieurs fois la poignée. Tout paraissait en ordre, indemne.

L'enfant, qui avait compris la manœuvre, se carra sur ses jambes et retourna d'un coup les

poches de son pantalon kaki qui lui arrivait aux genoux. Leur contenu se déversa aux pieds du forain : chewing-gum, pointe Bic, trois crayons de couleur, un carnet, un canif, de la menue monnaie, un mouchoir en boule, quatre billes en verre...

— Je ne t'ai rien pris. Je ne suis pas un voleur.

— C'est bon, c'est bon, reprit Maxime, gêné. Ramasse tout ça, et va-t'en.

L'enfant se baissa, recueillit d'abord les piécettes, les lui montra :

— Elles ne sont pas d'ici, elles sont de chez moi. Elles ne valent plus rien, juste le souvenir.

— Ça va, ça va..., maugréa le forain, jetant un coup d'œil furtif sur cette monnaie étrangère dont il ne distinguait pas l'origine.

Le gamin ramassa le reste ; puis les quatre billes d'agate qu'il exposa dans sa paume ouverte :

— Choisis. Il y en a une pour toi.

— Qu'est-ce que j'en ferai ? Allons, range ça.

— Tu n'as jamais joué aux billes ?

— Mais si, mais si...

— Alors, fais comme moi, garde-la en souvenir.

Entre le pouce et l'index, Maxime saisit avec

précaution la plus coloriée des quatre, avec sa torsade orange et vert au centre. Elle lui rappelait l'ancienne bille, avec laquelle il gagnait toujours.

Jadis, dans un grand bocal, le jeune Maxime collectionnait des petites boules d'acier et de verre de différentes dimensions.

A plus de quatre-vingts ans, Ferdinand Bellé l'entraînait dans sa quatre-chevaux pour « faire les courses en ville » et le récompensait en lui offrant chaque fois une bille au retour.

Couplant court à toutes les objections de son épouse — qui avait vingt ans de moins que lui et qui tremblait de le voir au volant — il quittait la maisonnette provençale aux tuiles rondes, accompagné de Maxime le fils des voisins.

Des bicoques — en planches de bois mal jointes, ou en pierres mal équarries — s'accrolaient, comme des verrues, à l'étroite bâisse, la prolongeant de chaque côté. Posé à flanc de

colline, le logis des Bellé ressemblait, de loin, à ces masures de sorcières qui illustrent les contes d'enfants.

Cette maisonnette aux formes erratiques avait vue sur le Mont Sainte-Victoire. « La Montagne de Cézanne », déclarait Denise qui venait de prendre sa retraite de l'enseignement.

Dès qu'il s'installait dans sa voiture, l'âge quittait Ferdinand Bellé, les années lui tombaient des épaules. Il pouvait ne plus compter sur ses jambes pour le soutenir ; sa vue s'accommodeait, ses mains cessaient de trembler. Il se laissait bercer le long des chemins de campagne. Il prenait ensuite les tournants sur l'aile, s'abandonnant à un sentiment de puissance qui le ranimait, avant de se lancer sur l'autoroute pour rejoindre les files d'automobilistes dans leur exaltant instinct migrateur.

Au retour, touchant terre, Ferdinand retrouvait l'évidence et recouvrait son écorce de vieillard. Sa longue colonne vertébrale se voulait, ses doigts effilés pianotaient, inutilement dans l'air ; ses pantalons trop larges flottaient sur des jambes-fantômes ; son visage trop maigre semblait n'offrir qu'un profil.

Le dernier tronçon du sentier s'arrêtait à quelques mètres de la maisonnette ; il fallait

abandonner le véhicule, faire le reste du chemin à pied.

Suivi du vieil homme haletant, l'adolescent gravissait la pente, chargé de toutes les marchandises.

La rétribution ne se faisait pas attendre. Le bocal fut bientôt rempli à ras bord. Pour faire usage de toutes ces billes, l'enfant se mit à en pratiquer les jeux. Il en devint, bientôt, le champion incontesté.

Quelques années plus tard, Ferdinand Bellé, veuf et toujours vivant, continuait de recevoir la visite de Maxime. La passion des billes avait cédé la place à celle des boules. Tous deux rejoignaient ensemble les équipes de boulistes du village le plus proche.

Ferdinand était presque aveugle. Déplaçant le cochonnet, les joueurs s'accordaient, parfois, pour le laisser gagner. Ne mettant jamais en doute sa propre victoire, le vieillard se laissait applaudir avec délices.

C'étaient de longues et joyeuses parties arrosées de pastis.

Le chant des cigales s'amenuisait. Le bleu minéral du ciel se dissolvait dans les teintes fruitées du soir.

— Alors, demanda Omar-Jo, qu'est-ce que tu dis de ma proposition ?

La mémoire toujours encombrée du souvenir de ses propres billes, le forain empocha celle au cœur torsadé, qu'il tenait encore entre ses doigts :

— Quelle proposition ?

— Tu m'utilises sur ton Manège.

Éitant de répondre, Maxime cherchait à en savoir plus sur l'étrange garnement. Il montra du doigt le moignon, puis le renflement au sommet de sa joue :

— Qu'est-ce qui t'a fait ça ?

— Un accident, reprit l'enfant peu disposé à des confidences.

— Tu fais partie d'une bande ?

Là-bas aussi, il existait des bandes :

mobiles, dangereuses, toutes armées. Des groupes insaisissables, impossibles à contrôler.

— Moi, je ne fais partie de rien.

Il avait une façon bien à lui de relever la tête, sans arrogance, mais comme pour définir son territoire, pour en fixer l'infranchissable limite.

— Si je t'emploie, il faut quand même que je sache d'où tu viens !

— Je ne te demande pas d'où tu viens, répliqua l'enfant.

Il dévisagea son interlocuteur, s'attardant, comme chaque fois, sur les yeux, cherchant le fond du regard, ajouta :

— Un homme qui aime son Manège, je n'ai pas besoin de savoir d'où il vient. Il est de ma famille.

— De ta famille ? Où est-ce que tu vas chercher ça ?

— Pas la famille du sang, mais l'autre. Parfois ça compte beaucoup plus. On peut la choisir.

— Tu veux dire que tu m'as choisi ?

— Oui, maintenant je te choisis !

— Il faudrait que ce soit réciproque, tu ne penses pas ?

— Ça le sera.

Les derniers temps avaient été si ternes, si

déprimants, le forain prit subitement plaisir à cet échange provocant. Il se courba en deux, salua avec drôlerie l'ébahissant gamin :

— Très flatté de votre choix. Sincèrement, très sincèrement, je vous en remercie, jeune homme !

L'enfant l'aidait à présent à replier la bâche ; puis à la fourrer sous la plate-forme dans une espèce de niche en bois.

— Ça fait longtemps que tu rôdais autour d'ici ?

— Plus d'un mois.

— Je ne t'ai jamais vu !

— Tu ne vois personne, je l'ai remarqué.

— Tu m'observais ?

— Parfois tu as l'air si fatigué, si triste.

— Tu n'as jamais fait un tour sur mon Manège ?

— Jamais.

— Tu manques d'argent ?

— Pour le moment, j'en manque.

— Tu as un domicile au moins ?

— Pas loin d'ici.

— Une famille ?

— J'habite chez des cousins de ma mère. Ils vivent à Paris depuis quinze ans.

— Ils ont une carte de séjour ?

— Ils sont français. Naturalisés.
— Ah bon... Mais tes parents alors ?

L'enfant détourna la tête, il ne pouvait encore répondre à cette question-là. S'il prononçait seulement les noms d'Annette et d'Omar il était certain que sa bouche prendrait feu.

— Ils t'ont abandonné ?

L'enfant se raidit, le souffle presque bloqué :

— Ils ne m'auraient jamais abandonné !
Jamais.

Conscient du trouble qu'il venait de causer le forain se reprit :

— Tu me raconteras ça plus tard. Enfin, si tu veux.

Avant l'ouverture du Manège, il lui fallait veiller à une série de tâches. Maxime s'éloigna pour s'en occuper.

Assis, les jambes pendantes au bord du Manège, l'enfant contemplait la petite Place, s'interrogeait sur l'énigmatique Tour, guettait l'arrivée des promeneurs.

Il était sept heures du matin. Sauf pour quelques pigeons qui se déplaçaient, sans entrain, sur la terre battue, le square était encore désert.

L'arrivée de la vieille dame, aux pas incertains, aux jupes lourdes, au foulard mauve, modifia l'ambiance. Elle tira de son cabas un sac en papier brun pour le vider de ses graines, qu'elle épargilla sur le sol, sur sa tête, sur ses épaules et dans ses paumes ouvertes.

Mystérieusement avertis de sa présence, les pigeons, tirés de leur torpeur, accouraient de toutes parts ; se multipliaient, voltigeaient, roucoulaient, picoraient.

La femme ressemblait à un vaste perchoir piqué d'ailes. Sa frimousse chiffonnée et défaite se lissait, rougissait de plaisir.

Au même moment, sur un des bancs publics, un jeune homme griffonnait sur un carnet.

Soudain, il rayait rageusement ses lignes, arrachait la feuille et la jetait. Il y en avait déjà une douzaine, roulées en boule, à ses pieds. Ensuite, il recommençait. L'angoisse, s'accroissant chaque fois, entaillait son front, crispait ses mâchoires.

Enfin, il se leva. Il arpenta, dans l'agitation, le jardinier ; avant de se diriger vers le lion de pierre grise, posé sur une plate-bande au bas de la Tour.

La statue moyenâgeuse ressemblait à un immense chat. Il le caressa, longtemps, entre

les oreilles, tout au long de l'échine, et sembla retrouver — grâce à ce geste sensible et familier — un nouvel élan.

Quelques minutes après, il reprenait sa place sur le banc. Il se remit à noircir, avec fébrilité, des pages qu'il conservait, cette fois, en les détachant du carnet et en les fourrant, au fur et à mesure, dans ses poches.

Tout à leur affaire, indifférents à l'environnement comme aux frémissements de la cité qui émergeait, peu à peu, de sa léthargie, ni le jeune écrivain, ni la femme aux pigeons ne s'étaient entrevus.

Omar-Jo, lui, avait tout découvert. Il avait tout observé, tout considéré, de ce qui s'était déroulé dans et autour de ce lieu, dont il faisait déjà partie. La petite Place, avec son square, ses personnages épisodiques, sa Tour et son Manège, poursuivait, lui semblait-il, une existence autonome, en marge de la cité.

Son regard se porta, ensuite, plus loin ; sur ces passants surgis de la bouche du métro la plus proche. De plus en plus nombreux, ceux-ci, inattentifs les uns aux autres, se dirigeaient à un rythme accéléré vers leurs propres destinations.

Omar-Jo se leva, fit lentement le tour de la piste, posa la main sur le toit sculpté du carrosse. Au bout de quelques secondes, il s'adressa au forain qui s'évertuait à rafistoler l'étrier d'un des chevaux de bois :

— Ton Manège est beau. Mais moi, j'en ferai le plus beau de la ville. Le plus beau de tout le pays !

Sans attendre de réponse, l'enfant se dirigea vers la cabine, y pénétra, fouilla dans un coffre rouillé, en tira des chiffons et des produits d'entretien. Derrière le tiroir-caisse, il découvrit un plumeau, un balai. Amassant le tout, il revint sur la plate-forme et se mit tout de suite au travail.

Passant du cheval gris moucheté, au noir, au fauve, à l'alezan, au bai-cerise, il frotta leurs jambes, leur poitrail, leurs flancs ; les bouchonnant comme s'ils étaient vivants. Il lustra leurs crinières et leurs queues, fit étinceler brides et rênes. A califourchon sur chaque monture il rinçait, puis curetait l'intérieur de leurs oreilles, de leurs naseaux.

— Des nids à poussière ! s'exclama-t-il à quelques pas de Maxime qui le fixait bouche bée.

Finalement, il entreprit le nettoyage du car-

rosse. Il balaya les lames du parquet, brossa la banquette en velours rouge sur laquelle il avait dormi ; épousseta les roues, astiqua les dorures. Avec une dextérité stupéfiante, se servant de son seul bras, l'enfant répara l'étrier, fit reluire les sept miroirs.

A la fois lui-même et plusieurs, il se projetait sans cesse d'un lieu à un autre. Maxime en avait le vertige ! Il ferma, rouvrit de nombreuses fois les yeux, se demandant s'il ne délirait pas.

Soudain, appelé par des glapissements joyaux, il aperçut l'enfant, perché sur la toiture, en train de polir la coupole écarlate.

— Descends, tu vas te casser le cou ! Descends tout de suite. S'il t'arrive quelque chose, ce sera moi le responsable !

— On le verra de partout notre toit. Même du haut du ciel !

— Quel singe tu fais ! s'écria le forain, mignon, mi-admiratif, au gamin qui venait d'atterrir à ses côtés.

— Tu veux dire : « Malin comme un singe ! » riposta l'enfant, détournant aussitôt l'expression en sa faveur.

— C'est ça : « Malin comme un singe ! » Tu as réponse à tout ! Eh bien, à présent, tu vas peut-être accepter de répondre à ma question.

— A quelle question veux-tu que je réponde ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle : Omar-Jo.

— Omar-Jo ?... Ça ne colle pas ensemble ces deux prénoms-là.

— Je m'appelle : Omar-Jo, insista l'enfant.

— A quoi ça ressemble ? A rien !

— C'est mon nom.

— Je t'appellerai Joseph. Ou bien : Jo, si tu préfères. Un diminutif que tout le monde reconnaîtra.

— Ne touche pas à mon nom !

La voix se fit cassante. Malgré la nature enjouée du gamin, Maxime comprit que celui-ci pouvait soudain élever un mur de résistance devant ce qui le heurtait.